

Sur Siberut, classée Réserve de biosphère, les Mentawais vivent en osmose avec la jungle.

INDONÉSIE

Chez les Mentawais LES “HOMMES-FLEURS” DE LA JUNGLE

*Au large de Sumatra, l'île de Siberut abrite le peuple mentawai.
Parés de tatouages et de fleurs afin de plaire à leur âme,
les « hommes-fleurs » vivent en harmonie avec la nature et les esprits.
À leurs côtés, la jungle impénétrable prend des airs de paradis perdu.
Immersion fascinante dans un monde fragile que menace
une civilisation chaque jour plus envahissante.*

Par Vincent Noyoux (texte) et Stephan Gladieu pour Le Figaro Magazine (photos)

ÊTRE BEAU POUR PLAIRE À SON ÂME, LE CŒUR DE LA PHILOSOPHIE MENTAWAÏ

Moïlé moïlé. » Les Mentawaïs ont souvent recours à cette expression signifiant « doucement, mais sûrement ». Plus qu'un dicton, un état d'esprit : ne pas se presser ni se tourmenter inutilement, faire les choses patiemment, en laissant le temps au temps. Après seize heures de vol dans trois avions différents, cinq heures de bateau et six heures de pirogue, le voyageur arrive, un rien fébrile et émoussé, au cœur de la jungle de Siberut, la plus grande île de l'archipel de Mentawaï, et l'une des 16056 îles de l'archipel indonésien. En chemin, il a vu des varans et des serpents traverser la rivière Reireket, plus étroite à mesure que l'on s'enfonce dans l'intérieur des terres. Il a vu la forêt s'épaissir jusqu'à devenir jungle. Il a vu l'orage éclater et l'eau soudainement crépiter comme une marmite d'eau bouillante. Quittant la pirogue amarrée, il a gravi un talus boueux et rejoint l'*uma* (maison traditionnelle) d'Aman Ipaï. Tatoué et vêtu seulement d'un pagne végétal, ce futur *sikkerei* (chaman) accueille de temps en temps des étrangers sous son toit. Au voyageur qui s'enquiert du programme du lendemain, Aman Ipaï répond doucement : « Moïlé moïlé. »

Nous allons passer une semaine en compagnie des Mentawaïs du centre de l'île de Siberut, au cœur des traditions. Les premiers villages mentawaïs, plus facilement accessibles depuis la côte, n'ont hélas pas pu conserver leur âme. Le visiteur qui s'y rend se voit demander une cigarette dès qu'il souhaite prendre une photo. Rien de similaire ici. La civilisation vrombissante et mercantile n'a pas encore franchi la jungle. Le téléphone ne passe pas, signe qu'il ne faut plus rien espérer de l'extérieur. D'ailleurs, que pourrait-on en attendre ? Ici la nature seule dicte sa loi et les Mentawaïs, qui s'appliquent à la respecter depuis plus de trois mille ans, sont les meilleurs guides possible. Une promenade en forêt suffit à en prendre conscience. Petits et véloces, ils s'enfoncent dans la végétation, machette à la main, avec une facilité déconcertante. Derrière eux, on patauge dans la boue, on trébuche sur des racines, on chasse des fourmis voraces... qui semblent les épargner par un accord tacite. Soudain Aman Ipaï s'arrête. Il coince une feuille sous son bandeau frontal et une fleur d'hibiscus rouge derrière

chaque oreille. Son épouse, Baï Ipaï, l'imitte. Elle cueille cinq hibiscus blancs aux pistils orange et les accroche à ses cheveux. Plus qu'une coquetterie, un devoir vital. « Les Mentawaïs veulent être beaux pour plaire à leur âme afin que celle-ci ne soit pas tentée de quitter leur corps. Il faut être mateu, c'est-à-dire en harmonie avec son essence de Mentawaï. Cela impose aussi d'être joyeux. Une âme heureuse reste auprès de nous. Une âme malheureuse vagabonde loin de nous », explique Olivier Lelièvre, spécialiste des hommes-fleurs et accompagnateur pour l'agence Tamera. Les Mentawaïs donnent une âme à chaque chose : une pirogue, une maison, un arbre. On s'excuse avant de couper un tronc, on remercie quand on vient de chasser à l'arc un gibbon ou un cerf. Le dialogue avec la jungle et ses esprits est perpétuel. Dans notre *uma*, qui domine un méandre de la rivière, des oiseaux de bois sculptés sont suspendus au plafond afin que les esprits des bêtes chassées appellent les animaux de la forêt à se laisser capturer. Une impressionnante rangée de crânes de singes est accrochée au-dessus de la porte qui sépare les deux grandes pièces de la maison (la grande salle commune et la cuisine). Des bouquets de feuilles de palmier tressées symbolisent la forêt. Les crânes des cochons domestiques, eux, sont tournés vers le foyer.

LA JUNGLE PEUT BLESSER, MAIS SAIT GUÉRIR

Grande maison communautaire juchée sur pilotis et toujours isolée de sa voisine (le village n'existe pas chez les Mentawaïs), l'*uma* est coiffée d'un toit en feuilles de sagoutier (palmier local) fixées par des attaches en rotin. On y accède par une échelle étroite, faite d'un tronc taillé d'encoche. On y mange, on y dort, on y reste des heures à palabrer dans des volutes de fumée, car les Mentawaïs sont de grands fumeurs. De jeunes feuilles de bananier leur servent de papier à cigarette. Le briquet ? Une tige de fibre de cocotier, à combustion lente. Peu à peu, le visiteur cale son rythme sur le leur. On somnole sur une natte. On goûte aux bâtonnets de sagou (farine de sagoutier) préparés par les femmes sur le feu et qui constituent l'essentiel de l'alimentation des Mentawaïs. La nuit tombe vite. On se glisse sous la moustiquaire et, couché à terre, on s'endort, bercé par les rires et les discussions de la maisonnée. Au-dessus de nous, dans la pénombre du toit, l'armée des douze singes nous fixe en silence : les crânes des gibbons chassés.

Au matin, la brume qui nimbe la forêt révèle un paysage de naissance du monde. La jungle est belle, qui peut blesser et tuer. Qui sait aussi guérir. La femme



Aman Ipaï le sait, il sera « *sikkerei* » (chaman), médium capable de communiquer avec les esprits.



Dans l'« uma », maison traditionnelle, la nature est partout : elle nourrit la famille (préparation du sagou, un travail réservé aux femmes), guérit la belle Baï Okkok et orne les cheveux des adultes. On demande aussi ses faveurs par l'entremise du jouet des esprits, oiseau de bois censé appeler les animaux de la forêt à se laisser capturer.

Les arbres de la forêt fournissent le bois des pirogues et des maisons. L'écorce fine du baïko est pelée et travaillée jusqu'à l'obtention d'un « kabit » (pagne). Pour la chasse au singe, pas de fusil, mais un arc. La flèche, enduite d'un poison létal 100 % naturel, envoie l'animal de vie à trépas en un instant.

Pêche de nuit aux flambeaux sur la rivière Bat Buttui. Une vision de paradis perdu...



Têtes réduites ? Non, trophées de chasse (« laplap »), lien entre l'homme et la forêt.

UN PEUPLE QUI NE CONNAÎT NI LA CULTURE DU RIZ, NI LE TRAVAIL DU FER

d'Aman Okkok est fiévreuse. Le chaman Teotonem, vieil homme aussi vif qu'espégle, part en forêt pour transmettre à Aman Ipaï la connaissance des plantes médicinales. Concentrés, silencieux, les hommes choisissent avec précaution des feuilles et des tiges que l'on confondrait avec leurs voisines. « *Ce sont les esprits qui nous disent quelles plantes cueillir* », confie Teotonem. Au bord d'une petite mare, les herbes sont mouillées et râpées dans un calme olympien – pourquoi troubler les esprits ? Un remède peut demander jusqu'à une dizaine de plantes. Celles-ci doivent toujours être fraîchement coupées pour agir. De retour à l'uma, Aman Okkok frotte lentement les herbes guérisseuses sur le corps de sa femme, qui a la grâce d'une vahiné. Le soir même, Baï Okkok est rétablie. Elle nous emmène pêcher de nuit au pangisou (aux flambeaux) sur la rivière Bat Buttui. « *C'est une pêche de femmes. Nous passons ce moment entre nous, loin des hommes. Mieux qu'à l'uma, on peut se confier les unes aux autres* », dit-elle en progressant dans l'obscurité, l'eau jusqu'à mi-cuisses. Son filet ne ramasse ce soir-là qu'une poignée d'écrevisses et quelques menus poissons, mais râler serait impensable. Rester en harmonie avec la nature. Continuer à jouer son modeste rôle dans cette féerie équatoriale : au-dessous du ciel criblé d'étoiles, des femmes penchées sur l'onde noire, le reflet mouvant des torches dans l'eau, tout cela noyé dans la cacophonie des insectes et des grenouilles.

LE CHAMAN, MÉDECIN DU CORPS ET DE L'ÂME

Aman Ipaï a fait un rêve prémonitoire : il va devenir sikkerei, l'accomplissement ultime de tout Mentawai. Intermédiaire entre le monde des hommes et celui des esprits, le chaman sait communiquer avec les âmes, les ancêtres, les esprits. Sa mission n'est pourtant pas une sinécure. Médecin du corps autant que de l'âme, il doit connaître la pharmacopée, les chants, les rituels et les prières. Il ne bénéficie d'aucun privilège, et sa vie est jalonnée de tabous à l'approche des cérémonies auxquelles il est appelé : pas de baignade, pas de relation sexuelle, pas le droit de verser le sang d'un animal ni de manger des fruits acides... Autant de contraintes qui découragent certains jeunes. Pas Aman Ipaï. Le calme irradie de cet homme à la carrure imposante malgré sa petite taille. Sikkerei, il pourra arborer le pagne coloré de rouge. Quelques minutes de pirogue séparent Aman Ipaï d'Aman Ibbuk, notre second hôte. On accède à son uma par une succession de maigres troncs jetés dans les mares.

Il faut être funambule pour atteindre le porche. Aman Ibbuk a six enfants et une épouse dont les dents sont taillées en pointe par coquetterie. La famille a connu des jours meilleurs : une épidémie a emporté une grande partie des cochons, et la fille du couple s'est séparée de son mari. Aman Ibbuk a fait appel à ses confrères sikkereis pour chasser les mauvais esprits et rétablir l'équilibre spirituel de la maison. Assis en cercle, les quatre chamans doivent d'abord synchroniser leur paruak (énergie). Ils échangent des feuilles, touchent leurs colliers de perles rouges et jaunes, invoquent les esprits des premiers Mentawai. Deux coqs sont sacrifiés. Des chants montent, polyphonie répétitive, envoûtante.

LES MENTAWAÏS SONT RETOURNÉS VIVRE EN FORÊT

Le lendemain, la maison doit être lia eeru (réharmonisée). L'uma est alors taboue, interdite d'accès aux autres Mentawai. Pour séduire les esprits, les participants revêtent leurs plus beaux atours. Grelots aux bras, les chamans se sont enduits de poudre jaune. Des traits de suie barrent leur visage. Au-dessus de leur bandeau de perles, les femmes portent une coiffe de plumes et de fils colorés chargés de babioles brillantes. Elles évoquent des oiseaux tropicaux échappés d'une fable. Le sang d'un cochon sacrifié est apposé sur le visage du nouveau-né de la famille, un garçon. La cérémonie prend fin le troisième jour. Les entrailles de poulet révèlent un avenir souriant à Aman Ibbuk, soulagé. Ce soir, les chamans doivent chanter et danser pour distraire les esprits et ainsi les faire rester. Dans la pénombre, les jeunes de l'uma impriment un rythme entêtant sur les tambours tendus d'une peau de python. Feuilles aux mains, les chamans martèlent le sol de leurs pieds, agitent leurs grelots, poussent des cris aigus et lancinants. Leur danse mime les sauts du singe, le plongeon de l'oiseau dans la rivière et le combat de deux coqs. Bientôt Aman Ibbuk et Aman Surui entrent en transe. Lors d'une pause, Teotonem se met soudainement à chanter : les esprits lui ont rendu visite. Dehors, la jungle n'est que crissements, coassements, stridulations. La réponse des esprits ?

Ces scènes qui se déroulent sous nos yeux ne sont pas une mise en scène folklorique, mais l'expression d'une tradition archaïque complexe qui remonte au néolithique. Y assister est un privilège car il fait de nous les témoins d'une culture unique... et fragile. L'isolement qui préservait les traditions de la société mentawai s'est rompu au début du siècle dernier, lorsque les Hollandais ont

permis aux missionnaires protestants et catholiques d'évangéliser les populations locales. Après l'indépendance de l'Indonésie, en 1945, puis sous la dictature de Suharto, les autorités indonésiennes ont tenté de convertir ces populations dites primitives. « *Ils ont brûlé nos umas, nos costumes de cérémonie. Les tatouages des chamans étaient interdits. Ils nous ont forcés à choisir une religion (chrétien, musulman, bouddhiste), nous qui sommes animistes. Ils nous ont obligés à habiter dans des villages sociaux, construits en dur, avec école, dispensaire et mosquée. Certains d'entre nous ont accepté, d'autres se sont enfoncés dans la forêt. Il fallait se faire discret pour continuer à vivre selon notre coutume* », explique Aman Lauklauk dans sa superbe uma au bord de l'eau. Ce sikkerei respecté est devenu l'ambassadeur de la culture mentawai. Tenant tête au régime, il a refusé de quitter son uma et plaidé la cause mentawai chez le gouverneur à Padang. L'étai s'est desserré à la fin des années 1990. Tournant le dos à la modernité, beaucoup de Mentawai ont quitté les villages sociaux pour retourner vivre en forêt selon leurs coutumes ancestrales. Cependant, la nouvelle menace vient des forestiers, attirés par les vastes zones boisées, et des prosélytes musulmans. L'appel à la prière retentit tandis que nous discutons. « *Ils ont bâti une*

mosquée juste à côté et veulent sans cesse étendre leur territoire. La nouvelle génération devra reprendre le flambeau de la lutte », murmure le chaman. Pour l'heure, la nouvelle génération s'égaie dans la rivière. Les enfants plongent dans l'eau limoneuse, pêchent des poissons gros comme le pouce, croquent des fourmis par gourmandise, grimpent aux palmiers et rient à gorge déployée, ivres d'eau et de sauts. On les rejoint avec l'impression de pénétrer à l'intérieur du Livre de la jungle. Bientôt, un déluge s'abat, qui fait crépiter la surface de l'eau dans un vacarme assourdissant. La rivière gonfle presque à vue d'œil. On s'enfuit, avec une large feuille de bananier en guise de parapluie.

Dernière soirée dans la jungle. On se douche au pied d'une falaise. Des gouttières de bambou acheminent un filet d'eau fraîche venue d'une source forestière. Dans le ciel éclairci, le soleil fait éclater les verts gras et luisants de la jungle. Demain, il nous faudra quitter ce monde et ceux qui y vivent. Rejoindre la civilisation, ses routes bitumées, ses panneaux publicitaires, ses foules. On se promet alors d'aider les Mentawai du mieux que l'on peut : aller les voir en petit nombre, respecter leurs croyances et les aider à résister aux pressions extérieures. Pour ne pas que la culture des « hommes-fleurs » se fane. ■

Vincent Noyoux

LES MENTAWAÏS, UN PEUPLE BEAU ET FRAGILE, COMME LES FLEURS DONT IL SE PARE



Le chaman Aman Ibbuk est prêt pour la cérémonie de purification de l'uma.



Dents taillées en pointe et tatouages marquent traditionnellement la sortie de l'enfance.



QUAND PARTIR

Départs possibles toute l'année, mais la période entre avril et septembre est conseillée (pluies fréquentes de novembre à mars). Éviter la fin du ramadan : de grands mouvements de population rendent la circulation très difficile à Sumatra.

Y ALLER

Qatar Airways (Qatarairways.com) opère 3 vols entre Paris et Kuala Lumpur via Doha (durée 17 h 35). À partir de 599 € en classe Éco et de 2 499 € en classe Affaires. La Qsuite présente le tout premier lit double du secteur aéronautique en classe Affaires et des panneaux coulissants permettant aux passagers de créer leur propre suite privée. Qatar Airways a été élue meilleure compagnie aérienne en 2019 par l'organisme Skytrax.

Air Asia (Airasia.com) opère 3 vols quotidiens entre Kuala Lumpur et Padang, à partir de 45 € A/R.

ORGANISER SON VOYAGE

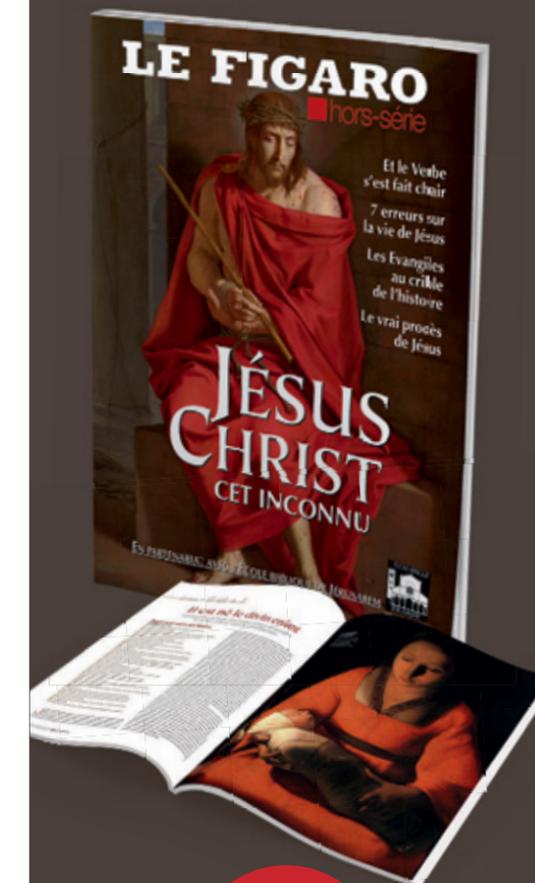
Avec **Tamera** (04.78.37.88.88 ; Tamera.fr). Spécialiste des « hommes-fleurs » mentawai, cette agence tournée vers le voyage à pied la rencontre des peuples et de leurs cultures est présente à l'année sur l'île de Siberut. Les revenus gagnés servent à soigner et à aider concrètement la population locale. Le séjour de 13 jours permet à de petits groupes (2 à 6 participants) une immersion totale d'une semaine dans différents clans mentawai. Au programme : partage des activités traditionnelles, découverte des pratiques

médicinales traditionnelles, cérémonie de chamanisme. Nuit chez l'habitant dans une uma traditionnelle. Accompagnement par une équipe et un chef d'expédition locaux expérimentés et anglophones. Une fois par an, accompagnement avec Olivier Lelièvre, spécialiste des « hommes-fleurs ». De retour à Sumatra, extension possible dans le pays Minang et ses superbes maisons traditionnelles (4 jours) ou sur l'île de Cubadak pour se reposer en bord de mer (2 à 3 jours). À partir de 2 990 € par personne sur une base de 2 à 6 participants, au départ de Paris. Le prix comprend le vol international, les transferts, l'hébergement, les repas et l'accompagnement et une partie de l'équipement. Pas de difficultés techniques, mais la jungle est humide et boueuse, et les conditions de vie chez les hôtes mentawai restent sommaires. V. N.



LE FIGARO
VOUS RÉVÈLE LES DESSOUS DE LA CULTURE **hors-série**

**JÉSUS,
L'ENQUÊTE.**



**NUMÉRO
DOUBLE
172 pages**

12,90

**Actuellement
disponible**

chez votre marchand de journaux et
sur www.figarostore.fr/hors-serie